

David Nahmias

Le Livre de mes parents



Le Livre de mes parents

Du même auteur

Bal-Trappe - l'Éther Vague - Patrice Thierry éditeur, 1993

La Correctrice - Éditions du Rocher, 1995

Cadavre à basse température - Éditions de la Voûte, 1997

Mister Alto - Mercure de France, 1998

Emmanuel Bove, Carnet d'une fugue - Le Castor Astral, 1998

Alexandrie mémoires mêlées - L'Harmattan, 2004

Personne ne vient plus libérer Paris par la porte d'Orléans -
Éditions Bérénice, 2010

Le Rossignol d'Alexandrie - L'Harmattan, 2012

La Retraite du Beretta - BNE éditions, 2014

Tout le monde sont juifs - L'Harmattan, 2017

L'Amphion du métropolitain - Les Trompettes Marines, 2020

David Nahmias

Le Livre de mes parents



© *Les Trompettes Marines* - 2020

à mes frères

*Remerciements à Joy, Léa,
Raphaëlle*

et à Isabelle pour sa patience

*Honore ton père et ta mère,
afin que tes jours se prolongent
dans le pays que l'Éternel,
ton Dieu, te donne.*

**Traduction de la Bible
par Louis Segond**

Il suffit que l'un de nous propose de nous retrouver sur la tombe des parents, pour que s'organise aussitôt un rendez-vous pour nous y rendre.

Nous nous y rendons trois ou quatre fois par an. C'est le seul lieu où nous nous réunissons mes frères et moi sans témoin. La tombe des parents est devenue le lieu où se reforme notre cellule familiale, comme rue d'Alésia à Bobigny, il y a de cela plus de soixante ans. A présent il ne reste que cette pierre tombale autour de laquelle nous venons nous recueillir et qui nous donne le vague sentiment d'être de retour chez nous, à la maison.

Certaines familles viennent les dimanches pique-niquer sur le marbre de leurs morts. Ce n'est pas notre cas. Nous restons autour un court moment en bavardant. Maurice remplit un des brocs, mis à la disposition des visiteurs par l'administration du cimetière, et arrose la tombe des parents en frottant à l'aide d'un kleenex, les éventuelles traces de boue ou de chiures de sansonnets.

Sur la tombe des parents, il n'y a pas de photo, uniquement leurs noms et prénoms, les dates extrêmes de leur existence et ce mot en hébreu incompréhensible pour moi, ce mot inscrit également

sur les stèles qui avoisinent la leur dans le carré juif du cimetière.

J'ai cru comprendre, sans jamais avoir cherché à approfondir la question, que les règles de la loi mosaïque concernant les visites aux morts sont très strictes et dans l'absolu il est plus ou moins interdit de les visiter. La mort est impure et donc infréquentable.

L'unique marque de respect, en ce qui nous concerne, mes frères et moi, pendant nos visites sur la tombe des parents, est d'ordre vestimentaire : le port d'une kippa. Une kippa que nous gardons de l'entrée du cimetière à sa sortie. Des kippas que Maurice nous distribue devant le portail en fer. Je crois qu'il est le seul à en posséder en nombre. Il a dû glaner ça dans les affaires de Joseph, mon père, lorsqu'après son décès, nous avons déménagé son appartement de la rue du Bel Air à Stains. Cette kippa est un moyen simple de nous plier aux traditions, un détail, un signe ostentatoire qui nous permet de franchir différemment la barrière entre notre banal quotidien et cette zone délimitée par les murs du cimetière où se trouve la tombe des parents. Je ne la porte jamais ailleurs excepté à la synagogue, lorsque je m'installe près de l'autel un livre de prières ouvert sur mes genoux ou entre mes mains, alors que je suis incapable de déchiffrer le moindre mot des textes pieux. Pourtant au fond de moi je ne tente pas de mystifier Dieu par cette mascarade (kippa et livre de prières, mais plutôt

de me fondre parmi les fidèles, de devenir transparent au cœur de cette assemblée, parmi laquelle sans doute d'autres ignorants de cette langue séculaire, arborent la même attitude que la mienne.

La kippa que je porte dans le cimetière et près de la tombe des parents est chargée d'une symbolique aussi dérisoire que nécessaire. Nous sommes là dans le Saint des saints de notre histoire familiale. Parfois elle s'échappe de ma tête et tombe à terre comme une feuille récalcitrante – Maurice me destine toujours la plus minuscule et la plus discrète d'entre elles –, paniqué, je cherche à la récupérer au sol et la repose sur mon crâne comme si j'avais, à l'époque des Troyens, perdu mon bouclier sous une pluie de pierres et de flèches enflammées projetées par l'ennemi en général et Dieu en particulier.

Les interdictions de visiter les morts – la mort en fait – sont si nombreuses et contraignantes dans la religion judaïque qu'il est préférable de les ignorer si l'on veut se recueillir auprès des siens. Je me souviens lorsque je rendais visite à mon père à Stains, je lui disais, en le quittant, mon intention de faire un détour au cimetière pour me recueillir sur la tombe de ma mère – celle-là même où ils reposent tous les deux à présent. Mon père s'évertuait alors à me dissuader en invoquant des prétextes religieux. Il finissait toujours son argumentation par ces mots : « Ne la dérange pas. » Alors je renonçais comme s'il me fallait, dans le cas contraire,

frapper à une porte derrière laquelle une cérémonie dont je suis exclu se déroulait. Depuis chaque fois que je me rends sur la tombe des parents avec mes frères, cette impression de déranger me poursuit. Je les imagine au fond d'une pièce sombre, l'un contre l'autre serrés, et se retournant vers la porte que je viens d'ouvrir pour me regarder avec reproche et contrariété. Je me retire comme un visiteur écarté, pendant que la voix de mon père s'élève chargée d'échos. « Ne nous dérange pas ! »

Le rituel de nos visites, sans autre forme de respect des traditions que le port de nos kippas, se déroule également sans prière. Nous n'en connaissons, mes frères et moi, aucune. Nous restons donc autour de la tombe des parents une courte demi-heure pendant laquelle nous bavardons ou blaguons en nous adressant ou en prenant à témoin tantôt notre père, tantôt notre mère. Nous recréons une scène familiale quotidienne où les voix de nos parents remontent de nos communs souvenirs et de notre commune imagination, pour se joindre aux nôtres.

2

Ce matin-là, j'attendais Éric place du Colonel Fabien. Il devait passer me prendre en voiture au niveau de l'entrée de la rue de la Grange-aux-Belles.

Nous étions début novembre. La journée s'annonçait ensoleillée. Maurice nous rejoindrait comme d'habitude devant la porte du cimetière à Stains.

Dans la perspective en pente douce de la rue Mathurin Moreau, s'élève le siège du Parti Communiste et son monticule en béton recouvrant une impressionnante salle de réunion. Sa forme devait d'après l'architecte, Oscar Niemeyer, rappeler un ventre de femme enceinte. J'avais allumé une cigarette. Les rayons du soleil se jetaient sur les vitres teintées du bâtiment comme autant d'étoiles de Van Gogh sur un ciel noir.

Mon mégot dans le caniveau, j'aperçus la Dacia rouge de mon frère - rouge pour restreindre statistiquement le risque de vol, m'avait-il expliqué. Aussitôt installé sur le siège avant, la Dacia reprit la rue Mathurin Moreau en direction des Buttes-Chaumont.

Éric, avec l'âge accuse une baisse sensible de ses facultés auditives, surtout de son oreille droite la plus proche de moi dans l'habitacle de la Dacia, m'obligeant pour me faire comprendre à hausser de plusieurs degrés le niveau de ma voix. C'est toujours un problème lorsqu'il est au volant et s'il a choisi, pensé-je, sa Dacia de couleur rouge antivol, il aurait pu tout aussi bien prendre l'option de la conduite à droite. Un choix qui aurait évité à ses passagers de lui hurler dans son oreille défectueuse. Mais je m'abstins d'ironiser, j'ai pour ma part une vue si basse qu'elle

rampe devant moi pour m'éviter les accidents de trottoirs, alors laissons les pailles et les poutres dans les yeux des uns et des autres. Surtout en ce jour où nous allons sur la tombe des parents.

En longeant le parc des Buttes-Chaumont par la rue Manin jusqu'à la mairie du 19^e arrondissement, nous échangeons commentaires et réflexions sur les événements politiques du moment et nos éternels soucis familiaux.

Avant d'arriver porte de Pantin, une *loubavitch* coiffée d'une perruque nous bloqua la route un moment en tentant un interminable créneau. Elle s'aidait pour la manœuvre des pare-chocs des voitures qui délimitaient la courte place qu'elle escomptait occuper. Cet intermède aussi grotesque qu'agaçant nous divertit un moment. Autour de nous, les devantures des boutiques sur lesquelles se dessinaient de discrets mots en caractères hébraïques, révélant la présence dans cette parcelle de diaspora d'un nombre plus ou moins important de nos coreligionnaires dont la *loubavitch* perruquée était la représentante la plus visible.

Pendant que nous nous engageons sur le périphérique. Éric se mit à évoquer cette route qui lui rappelait toujours nos parents de leur vivant. Il trouve douloureux que ce soit toujours par ce même chemin que nous allons, pour ainsi dire, les revoir.

Tout en bavardant autour des souvenirs de nos parents, je l'interrogeai pour savoir vers lequel des deux allait le plus fréquemment ses pensées. Sa réponse, à l'opposé de la mienne, me surprenait, et de savoir qu'il pensait plus souvent, bien plus souvent, à notre mère, me remplit d'un sentiment de tristesse et de culpabilité. En ce qui me concerne, mon père occupe bien plus souvent mes pensées. A quoi cela tient-il ? Au fait que Joseph, mon père, survécut à ma mère plus d'une quinzaine d'années ou bien que j'aie plus brutalement coupé mon cordon ombilical ? Peut-être faut-il une analyse plus complète de nos histoires personnelles. Je n'avais aucune séance de prévue avec mon psychologue, ni dans les jours, ni d'ailleurs dans les mois qui suivaient. Je décidai de reporter ce sujet de méditation pour mes réflexions nocturnes, seuls moments où je peux sonder le fond de ma nature en espérant des réponses à mes interrogations pendant mon sommeil toujours profond et sans rêve.

Le long de l'autoroute A1 à l'endroit où le flot des véhicules traverse un interminable tronçon à ciel couvert - un tunnel quoi - nous restions silencieux pour méditer sur le choix de l'un ou l'autre de nos parents vers lequel allaient nos pensées, mais aussi en raison du bruit des voitures qui à cet endroit arrive amplifié et accentué de ce fait les difficultés d'écoute de mon frère.

Les noms sur les panneaux de signalisation résonnaient dans ma mémoire : Pierrefitte, Saint-Denis, Stains. Ils recréent le territoire de mon enfance, de mon adolescence. Leur lecture me met mal à l'aise, comme les traits de mon visage sur les photos de cette époque où je n'arrive pas à deviner si je parais heureux ou malheureux.

En sortant de l'autoroute, nous longeâmes le parc Georges Valbon vers la Mairie de Stains. Plus nous roulions dans cette direction, plus nous croisions de silhouettes de femmes voilées. Seules ou accompagnées d'enfants, rarement d'hommes, elles évoluent avec nonchalance, comme sur une route terreuse en plein soleil.

Face à l'endroit où se construit la nouvelle mosquée, se trouvait une salle de cinéma où nous allions souvent, une salle de cinéma qui dans mon souvenir ressemble à la description par Patrick Modiano d'une de celles qu'il fréquentait : sièges pliants en bois, estrade devant l'écran masqué d'un rideau rouge émaillé de publicités locales, etc. J'ai assisté, dans ce lieu, à la projection d'un film dont j'ai oublié le titre. Pendant la séance il y eut un début d'incendie suivi de mouvements de panique, de sièges qui claquent, de bousculade vers la sortie. Nous étions une cinquantaine de spectateurs et le feu a été rapidement maîtrisé, mais par sécurité la direction préféra rembourser les places plutôt que de renouveler la séance.

À chacun de mes passages devant ce lieu, j'essaye de retrouver le titre du film de cette séance interrompue, lorsqu'Éric me demanda à brûle-pourpoint si c'était bien à moi que papa avait confié la *ketouba*.

- La *ketouba* ?...

- Ben oui, la *ketouba* !

Après un moment d'incompréhension, je me souvins de ce sujet que nous avons d'ailleurs déjà abordé. La *ketouba* est l'acte de mariage établi par le rabbinat après la cérémonie religieuse. Un acte signé par le rabbin et les témoins dont la seule condition pour remplir ce rôle est d'être de confession juive. La *ketouba* n'a aucune valeur juridique officielle dans n'importe quel état de ce monde, elle n'a d'importance que pour la communauté juive. Dans le cas de mes frères et moi, celle de nos parents est le seul document qui prouve, par filiation, notre judaïcité. Le seul. Pour notre part, nous avons, tous les trois, contracté de simples mariages civils. La judaïcité étant un état vaguement aléatoire, ce document, l'acte de mariage religieux de mes parents, officialisait en quelque sorte notre origine israéliite.

Il est vrai que nous pouvons nous en sortir dans les cas extrêmes en exhibant nos membres circoncis, membres que nous pouvons dans d'autres cas extrêmes ou bien dissimuler ou bien prétendre avoir subi cette visible circoncision par hygiène comme grand nombre de goys sur cette planète.

- J'ai toujours pensé que papa te l'avais remise. Après tout c'est toi l'ainé.

- Non, je pense qu'elle doit être avec les cahiers de souvenirs qu'il t'a donnés avant son départ en maison de retraite. Regarde bien.

- Je suis certain de ne pas l'avoir, mais je regarderai. Ou alors peut-être bien Maurice ?

Nous avons tourné dans la rue Auguste Dewaele. Le cimetière est à une centaine de mètres. Sur le terrain vague qui sert de parking, Maurice justement nous attendait. Parka à capuche, pantalon de jogging et baskets. Une tenue qui exaspère toujours Éric, mais qui colle parfaitement au décor de banlieue qui nous entoure.

- Le voilà ! On lui demandera... Regarde sa dégainé..., soupira Éric.

3

Maurice distribua les kippas aussi solennellement que s'il partageait le pain azyme pendant un repas de Pâque juive. Nous étions prêts à pénétrer dans le cimetière, respectueusement et persuadés que Dieu nous avait identifiés et bénis.

Pour nous rendre sur la tombe des parents nous devons remonter l'allée principale du cimetière, puis bifurquer dans une plus étroite pour atteindre le carré juif. Nous traversons ainsi, avec notre marque de

respect bien campée sur notre crâne, les rangées de tombes surmontées ou marquées de croix. Lorsqu'il m'arrive de croiser dans une rame ou un quai de métro ou bien encore dans la rue, des juifs religieux qui ne quittent jamais leur kippa, je ne peux m'empêcher de penser que ce signe apparent de leur origine attirait forcément l'attention et parfois d'obscures réflexions désobligeantes. Sans doute, dans cette allée du cimetière, les regards de quelques feux follets nous suivaient avec curiosité en échangeant entre eux des commentaires. Mais il fallait bien que Dieu reconnaisse les siens, ou du moins les uns des autres.

Nous avançons de front dans l'allée comme si nous suivions encore le cortège d'un de nos parents. J'étais fier, et mes frères devaient l'être tout autant, de l'union qui nous rassemblait, nous les fils de Joseph. Nous lui rendions hommage en restant soudés, même si ces moments étaient rares.

Nos histoires personnelles nous ont divisés et je pense souvent que nous n'avons rien de commun avec les frères Zemmour, ces cinq frères passablement crapuleux, mais aussi unis que les doigts d'une main. Pour notre part, nous ne sommes pour ainsi dire que trois index levés dans des directions différentes. Je sais pourtant que mon père s'il nous avait vus ainsi tous trois marchant de front vers lui serait aux anges, comme on dit. Je me souvins d'un jour où je lui rendais visite, dans les derniers temps de son existence.

Maurice était présent et nous nous sommes, pour je ne sais plus quel futile motif, querellés assez vivement, au point que je pris mon manteau et m'apprêtai à partir, Joseph m'avait suivi jusqu'à la porte et me dit lorsqu'il comprit que j'étais bien décidé à déguerpir que si nous étions si désunis de son vivant, il ne voyait pas pourquoi il vivrait plus longtemps : « Je me couche et je meurs. », dit-il sans humour.

Dans l'allée qui nous mène jusqu'à la tombe des parents, en repensant à cet incident, j'aurais voulu crier vers le ciel sans doute peuplé d'âmes et où mon père m'entendait peut-être, qu'il pouvait revenir un peu encore parmi nous puisque nous étions devant lui fraternellement rassemblés.

Le carré juif occupe un espace en périphérie du cimetière de Stains, un espace délimité par de hautes haies. Depuis l'époque de nos premières visites sur la tombe de nos parents, les nouvelles sépultures apparaissent de plus en plus rarement. Les nombreuses places libres ne se comblent pas rapidement, si je puis dire.

Nous nous demandions avec ironie si les juifs mouraient de moins en moins dans la commune ou s'ils sont de moins en moins à y vivre. Cette fois-ci nous sommes ravis d'apercevoir une motte de terre fraîchement formée. Elle attendait sa pierre tombale, mais un petit écriteau signalait la présence sous ce monticule d'un certain Isaac M. décédé dans l'année

mais sans aucune précision de jour ni de mois. Nous sommes restés autour de ce nouveau venu dans une attitude de reconnaissance, comme si en s'installant dans l'allée où se trouve la tombe des parents, il grossissait la communauté de ce lieu de repos. Nos parents se sentiraient ainsi moins seuls dans leur froid sidéral. Pour moi le seul désagrément qu'occasionne la mort : le froid dans lequel nos descendants - survivants - nous abandonnent. Sur la tombe provisoire d'Isaac M. était posée une lanterne. Plusieurs tombes ont cet accessoire qui doit avoir un sens religieux. Une lumière qui éclaire leur chemin et les guide vers Dieu, ou quelque chose de semblable.

L'endroit comme à chacune de nos visites était désert, nous pouvions nous recueillir en paix.

J'ai le souvenir d'un personnage curieux qui traînait parmi les tombes dans le carré juif du cimetière de Pantin. Un personnage dont nous pourrions comparer la physionomie avec celle de certaines figures romanesques de l'univers de Joseph Roth : un vieux en chapeau noir, avec une longue barbe blanche et sale. De son manteau sombre dépassent les *tzitzis*, ces fils tressés aux coins du taleth. Cet homme, dès qu'il apercevait des personnes se rendant sur une sépulture accourait comme un vieil hibou, enjambant les pierres tombales, se précipitant dans les allées tel un diabolotin jusqu'à eux pour leur proposer de déclamer la prière aux morts ou autres versets talmudiques. Il ouvrait,

sans même attendre notre accord, son livre de prières, seul accessoire qu'il portait, et en se penchant pour lire le nom du défunt à qui on venait rendre visite, commençait sa psalmodie. Était-il rabbin ? Je l'ignore, mais cette prière qu'il récitait avec une ferveur exagérée, il finissait toujours par trouver le moyen de la monnayer. « Tout service se paye », nous dirait Popeck. Dans le carré juif du cimetière de Stains je n'ai jamais croisé un tel pittoresque personnage. Dommage d'ailleurs, il comblerait notre ignorance des prières usuelles - s'il en est - lors de nos visites.

Avant d'arriver devant la tombe des parents, Éric se rappela notre conversation dans la Dacia et questionna Maurice au sujet de la *ketouba*.

- Jamais papa ne m'aurait confié un truc pareil... Son chéquier peut-être - dit-il avec humour - mais pas de document de ce genre... Il a dû donner ça à David avec ses cahiers de souvenirs.

- Tu vois nous sommes deux à te soupçonner.

Cela m'embêtait que pèse sur mes épaules la responsabilité de ce document qui valide la judaïcité de notre fratrie. Nous voilà, par ma faute, tous les trois goys !

4

Nous entourions la tombe des parents, dans une attitude de respect un peu guindé.

Les petits cailloux de notre dernière visite étaient toujours posés sur le marbre. Chaque fois nous les retirions pour les remplacer par de nouveaux ramassés au hasard autour de nous. Une coutume chez les juifs, enfin je le suppose, de déposer de petits cailloux pour marquer leurs visites à leurs morts. Parfois lorsque je me promène dans un jardin parisien et que je découvre un caillou ni trop gros ni trop petit, mais avec une forme que je trouve belle et au toucher agréable, je le mets dans ma poche pour notre prochaine visite sur la tombe des parents. Très souvent je l'égare avant cette visite. Je le perds comme le petit poucet sème les siens pour retrouver la trace de ses parents.

Nous déposons ces petits cailloux de manière mécanique, un peu comme si nous comptions nos visites sur un boulier. Pour nous cela n'avait aucune signification religieuse, peut-être une sorte de modeste offrande à nos parents.

Parfois nous en comptions un ou deux de plus que les nôtres, nous devinions alors la visite récente d'une cousine ou d'un cousin sur la tombe des parents et nous cherchions à deviner lequel... laquelle...

Maurice avait pour habitude de poser le bout de ses doigts sur les noms gravés de nos parents et de les porter à ses lèvres. Parfois, il pratiquait inversement en embrassant d'abord le bout de ses doigts avant de les poser sur les lettres de leurs noms. Éric l'interrogeait

toujours d'un ton amusé pour savoir quelle sorte de pratique barbare et arriérée, il accomplissait avec ce geste abscons. Sans se démonter et peut-être avec un peu de provocation, Maurice répétait son geste comme si cela ne regardait que lui et nos parents.

Les bras croisés derrière le dos, je me disais qu'il me fallait avoir quelques pensées vers eux, leur dire, en moi-même, d'affectueuses paroles ou alors me lancer dans je ne sais quelle profonde méditation. À la limite, je préférerais reproduire le geste abscons de Maurice : apposer un baiser sur leurs noms et tant pis si celui-ci ne rencontre qu'une pierre froide et impassible. Mais je savais que cela réveillerait l'ironie d'Éric. Pour sa part il semblait plongé dans des pensées indéchiffrables, mais que j'ai tendance à présumer affectées.

Je récitais dans ma tête pour avoir un échange avec mes parents, les paroles du Schéma Israël, les quelques mots de cette prière que malgré tout je connaissais par cœur.

Maurice partait chercher un broc d'eau pour laver la tombe. Je repensais à la *ketouba* égarée. J'essayais de me persuader de l'impossibilité qu'elle figure parmi mes papiers. Bien sûr, Joseph mon père m'a bien remis, avant sa mort, la cinquantaine de cahiers où sont transcrits ses souvenirs d'Égypte et en particulier d'Alexandrie, certains d'entre eux sont rédigés sous la forme de journaux intimes, d'autres de nouvelles. Je

ne les ai pas tous lus, mais je les ai feuilletés au moins une ou deux fois. Ils ne contiennent aucun autre document sauf parfois des pages volantes recouvertes de l'écriture de mon père, d'autres souvenirs, d'autres réflexions.

Soudain me revint en mémoire cette journée durant laquelle nous avons débarrassé la bibliothèque, les tiroirs et les dossiers de Joseph, mon père, nous avons rassemblé et mis de côté la dizaine de livres de prières qu'il possédait et dont il était l'unique membre de notre famille capable d'en parcourir avec compréhension les pages. Aucun de nous ne voulut les récupérer et il était hors de question de jeter ces livres pieux dont notre père se servait lors des fêtes religieuses. Au fil des caractères hébraïques de leurs pages, son regard avait glissé bien des fois pendant ses prières, dont certaines, sans aucun doute, s'adressaient à Dieu pour nous préserver du mal. Nous avons finalement pensé qu'il serait judicieux de les rapporter à une quelconque synagogue qui accepterait de les reprendre. Ils pourraient ainsi servir à leurs fidèles plus pratiquants que nous et surtout mieux instruits sur la pratique de notre antique langue.

Bien après la fin du déménagement de notre père, bien après avoir remis les clefs – ces clefs qui pendant plus de quarante ans ont ouvert l'univers de nos parents – au propriétaire, nous nous rendîmes compte que plus personne ne savait dans quel lieu ces livres

avaient échoués. Aucun de nous, nous en étions certains, ne les avait déposés dans une synagogue des environs. Ils disparurent aussi mystérieusement que la *ketouba*, et que l'on n'aille pas m'accuser de les entreposer dans un lieu impie - par exemple dans ma cave avec des jambons de Bayonne suspendus au-dessus de leurs Saintes Ecritures. Je tenais là un argument de poids pour me disculper auprès de mes frères et prouver que je n'avais pu escamoter la *ketouba* des parents.

Sans doute Joseph, du haut de sa sagesse céleste, en prenant conscience que nous avions abandonné, voire relégué ces ouvrages de paroles divines entre n'importe quelles mains païennes ; mon père dans un moment de colère envers nous, une colère comparable à celle de Moïse envers le peuple hébreu avait effacé toute trace de la *ketouba*. Il avait soustrait d'entre nos mains ce document qui au-delà de sa valeur religieuse celait son alliance d'amour et d'affection avec notre mère. Il nous rendait ainsi, par la privation de cet acte, non seulement orphelins de mère et de père, mais également orphelins de notre peuple.

Pendant que Maurice nettoyait de minuscules traces sur le marbre noir de la tombe des parents, je dévoilai à Éric mes déductions sur les conséquences de la disparition des livres de prières et lui rapportai avec quelques précautions, mais avec précision mes suppositions concernant le mystère - car il y avait bien là un

mystère – de la disparition de la *ketouba* : le courroux paternel, la confiscation du document, la destitution de notre judaïcité, etc.

Éric éclata de rire en prenant Joseph, mon père, à témoin :

- Tu entends papa, cet imbécile te prend pour Moïse punissant les idolâtres au veau d'or. Qu'est-ce que tu dis de ça ?... Et toi Maurice, qu'est-ce que tu en penses ?

- Je ne vous ai pas écouté, je ne peux pas laver les parents et écouter vos conneries.

- Tu ne laves personne... tu nettoies une pierre tombale c'est tout, s'écria Éric.

Nous étions partis pour une séance de persiflage mi-figue, mi-raisin. Maurice balança une plaisanterie bien ressentie à l'adresse d'Éric qui ne l'entendit pas où fit mine de ne pas l'avoir entendue. Pour se venger ou par gratuite ironie, il indiqua d'un index agité, tout en ricanant, une trace récalcitrante sur la tombe des parents pour qu'il achevât correctement sa tâche.

Il était temps d'abréger notre visite. Nos parents s'ils nous entendaient devaient déjà esquisser un mouvement de retournement dans leur tombe. « Qu'ils arrêtent leurs bêtises ! », s'exclamait ma mère. Mon père en écho, exécutant son ordre répéta : « Arrêtez vos bêtises ! »

Ô ! redevenir leurs gamins !

FIN DE L'EXTRAIT

Les Trompettes Marines - 2020

Retrouvez-nous sur

www.lestrompettesmarines.com/

